



---

---

---

**LA**

**GEORGES**

**BELLE**

**DARIEN**

**FRANCE**

**PRAIRIAL**

GEORGES DARIEN

# LA BELLE FRANCE



**ÉDITIONS PRAIRIAL**

39 RUE DU CHERCHE-MIDI, PARIS

Georges Darien naît en 1862 à Paris. À 19 ans, il s'engage dans l'armée, où il est condamné à trois ans de bagne militaire pour indiscipline : son premier livre, *Biribi* (1890), fait le récit de cette expérience. Il collabore ensuite à divers journaux anarchistes. Inquiété à ce titre par les « lois scélérates » (1894), il vit plusieurs années entre Bruxelles et Londres, où il écrit son roman *Le Voleur* (1897) et son pamphlet *La Belle France* (1901), qu'il peine à faire publier. De retour en France, Darien publie des pièces de théâtre – sans succès – et se présente en tant que « candidat de l'impôt unique » aux élections municipales à Paris en 1912 – sans plus de succès. Il meurt à Paris en 1921.

*Cette édition propose le texte intégral de La Belle France, paru pour la première fois chez Stock en 1901. Nous avons scrupuleusement respecté les choix orthographiques et typographiques de l'auteur, nous contentant de corriger quelques coquilles évidentes et d'adapter en partie la ponctuation à l'usage moderne.*

*On trouvera à la fin de l'ouvrage un index éclairant les principales allusions de l'auteur à l'actualité de 1900.*

## *Avant-propos*

Lorsque l'éditeur qui publie aujourd'hui ce livre eut pris connaissance du manuscrit que je lui avais envoyé, il m'écrivit : «J'ai lu votre manuscrit. Je suis désenchanté : je m'attendais à tout autre sujet. C'est un livre curieux, plein de talent, mais d'une aridité terrible, d'une lecture fatigante à l'excès. Jamais un pareil livre ne se vendra... Ni les Nationalistes, ni les Socialistes, n'ont intérêt à parler de votre volume, dans lequel ils sont malmenés. Que restera-t-il? Les Gouvernementaux? Mais ceux-là ont encore plus d'intérêt à faire le silence; alors?...»

L'éditeur, que je remercie d'avoir publié un volume dans le succès duquel il ne saurait croire, avait complètement raison. Un pareil livre ne peut pas être vendu, ne peut pas être lu en France. Ce qui l'attend, c'est le silence : c'est le mutisme de la sottise et de la lâcheté; c'est un enterrement, religieux et civil, de première classe.

Cependant, bien que je sois Français, je ne suis pas un vaincu. Je ne veux pas être un vaincu. Je refuse de me laisser enterrer, soit après ma mort, soit de mon vivant. Si je ne peux pas être entendu en France, je me ferai écouter ailleurs. Il existe encore des pays où la liberté n'est pas un vain mot, où l'intelligence publique n'est pas écrasée sous les pieds plats d'argousins déguisés en journalistes, et où l'on a conservé l'habitude de s'intéresser à quelque chose. Dans ces pays-là, je parlerai. Il faut qu'on sache et qu'on sache complètement, ce que c'est que la Belle France; ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle peut devenir. On le saura.

Un mot encore. Je me suis efforcé, en écrivant ce livre, de croire à la possibilité, pour la France, d'un relèvement réel; j'ai tenté de me donner la vision d'une Révolution prestigieuse illuminant les rues de ce Paris qui s'est prostitué à la tourbe nationaliste et qu'on vient de déshonorer d'une croix d'honneur. Ce sont des choses que je ne peux plus croire, que je ne peux plus voir, à présent. Je n'ose pas dire ce que je crois, ni ce que je vois; je n'ose pas dire : Vive la France de demain! Je persiste à crier, seulement : À bas la France d'aujourd'hui!

G. D.

## I.

*Vae Victis!*

C'est une chose laide, un vaincu.

L'être qui porte au front le stigmate de la défaite, quels qu'aient été sa bravoure dans le combat et ses efforts vers la victoire, n'est pas beau à contempler. Il a perdu, au moins momentanément, l'estime de lui-même et la confiance en soi qui sont la marque de l'Individu libre; s'il put échapper à l'esclavage matériel, la servitude morale pèse sur lui, l'enserme, l'étreint; et il cesse d'être un homme, oui, pour devenir une chose. Pourtant, lorsque le vaincu a le courage de comprendre qu'il a mérité son sort et de l'accepter, de boire d'un coup l'amertume de la défaite et de renoncer franchement aux représailles; – ou bien quand, silencieusement, sans forfanterie et sans bravades, il se met à



réparer ses forces et forge, des débris de l'épée que le vainqueur a rompue dans ses mains, l'arme qui doit faire sortir de la revanche une existence nouvelle; lorsqu'il se résout à n'élever le front et la voix que le jour où il pourra lever aussi ses deux poings armés et s'avancer vers l'ennemi triomphant; alors, le vaincu perd de sa hideur; une certaine fierté brille dans son œil que le malheur a terni, et il peut y avoir quelque noblesse dans la résolution muette de son geste. Il est encore presque un homme.

Mais, lorsque le vaincu travestit ses revers en victoires morales, lorsqu'il se fait un manteau de théâtre du haillon de drapeau qui lui fut laissé, lorsqu'il prend des poses, crâne, parade, provoque, rentre dans son trou au premier signe de danger, en sort plus insolent que jamais, braille, brait, aboie, jappe, insulte, menace, disparaît pour reparaître et pour faire la roue; alors, le vaincu n'est pas seulement une chose laide : c'est une sale et méprisable chose – c'est une ordure.



*Gloria Victis!*

Ce n'est pas ainsi qu'on raisonne en France, je le sais.

Là, le vaincu est honoré, glorifié, choyé, tenu en haute estime. C'est, à vrai dire, le type le plus accompli, le plus parfait, la plus digne expression de l'humanité. Si vous voulez avoir droit au respect de tous, en France, commencez par vous faire battre. Toute la question est là : avez-vous été vaincu? Pour savoir exactement quelle

somme de respect vous sera dévolue, il s'agit simplement de dire, à haute et intelligible voix, combien de volées vous avez reçues. Ne cachez rien, avouez tout; on vous tiendra compte de la plus faible capitulation et la moindre retraite sera portée à votre actif.

Voilà la règle. Il y a, naturellement, des exceptions pour la confirmer. S'il vous arrive d'être battu et que vous soyez Italien, par exemple, on n'aura pas assez de moqueries pour vous en gratifier; si vous êtes Arménien, on vous rira au nez; et si vous avez le malheur d'être Anglais, tant pis pour vous; vous ferez connaissance avec l'esprit français, et vous verrez de quel bois il se chauffe – depuis que les Prussiens ont remis leurs cannes sous leurs bras.

Même, vous pouvez être Français, et vaincu, et manquer lamentablement de toutes les qualités qui pourraient vous attirer la sympathie générale. C'est ainsi que les combattants de la Commune n'inspirèrent aux bons citoyens que du dégoût et du mépris. Ce n'étaient point des professionnels du meurtre; ils n'avaient lutté que pour une idée; et le drapeau qu'ils avaient adopté n'avait pas reçu, comme l'autre, au feu du bivouac ennemi, le baptême indispensable. Aussi, avant d'être fusillés par les héros qui revenaient de faire campagne outre-Rhin, étaient-ils lapidés par les belles dames en grand deuil qui encombraient Versailles et dont les cartes portaient, les unes des armoiries, les autres le cachet de la Préfecture.

Le glorieux vaincu, voyez-vous, le seul, le vrai, c'est le vaincu à culotte rouge, à panache et à galons d'or. Il est fier d'être vaincu, et on lui dit qu'il a raison d'être fier. Vaincu il est, vaincu il veut être, et vaincu il restera. Jusqu'à... Et ici, le vaincu sourit agréablement, pirouette, fait du côté de l'Est un geste menaçant, met

un doigt sur ses lèvres, secoue la tête d'un air entendu. Vous l'avez compris? Il y pense toujours, mais n'en parle jamais; la trouée des Vosges; attendez un peu; et quand le moment sera venu, l'heure favorable, l'instant propice... C'est la prudence qui retient son bras...

Menteur! C'est la peur qui te coupe les flancs!



Qui a créé le Cochon? On ne sait pas. Peut-être le Charcutier.

CARLYLE.

Cela, le peuple français le sait parfaitement. Il sait que la revanche de 1870, qui fut toujours difficile, s'est manifestée impossible, le devient de jour en jour davantage. Personne n'a d'illusions à ce sujet. Il est inutile de discuter le fait : la France a vécu, pendant trente ans, sous la terreur d'une nouvelle guerre. Il y eut des espérances généreuses, mais sans base, des désirs violents, mais chimériques, d'un retour de la fortune; la croyance aux repréailles, la croyance raisonnée, déterminée, dont la froide énergie donne la foi dans la victoire, n'exista jamais. Toutes les déclamations patriotiques, toutes les affirmations revanchardes, ne furent que des mots, des fleurs d'une rhétorique douteuse jetées sur le drap noir d'un catafalque. Paroles vaines, discours vides, auxquels ne croyaient pas plus ceux qui les prononçaient que ceux qui les écoutaient. Non seulement les souvenirs de l'Année terrible ne s'étaient pas éteints, mais le mépris pour les hommes qui avaient été

les artisans du désastre subsistait tout entier, la défiance envers ceux d'entre eux qui présidaient au relèvement du pays veillait encore au cœur de tous. Il n'est pas vrai que la France, une seule fois, ait sincèrement honoré ceux que le hasard fit tomber pour elle en 70; il n'est pas vrai qu'elle ait eu confiance, fût-ce un seul jour, dans les chefs qui se donnèrent la mission de préparer la lutte réparatrice. La conviction intime de tous, même des soi-disant emballés qui criaient très fort, a toujours été qu'il n'y avait rien à faire, que le Rhin resterait un fleuve allemand, que toutes les invectives contre les événements accomplis étaient creuses, et tous les espoirs de revanche, sans valeur.

Je ne crains pas de faire cette affirmation. Je sais qu'elle sera niée, soit avec colère, soit avec mépris. Colère factice, mépris de commande, dont je ne m'émeus point. Les faits parlent; ils sont là, spectres du passé, d'avant-hier et d'hier, et c'est leur silence qu'on entend, éloquent et terrible, au-dessus des clameurs folles des bouches qui hurlent, qui croient hurler, et qui sont muettes. Non, si la France avait pu avoir confiance en elle-même, en son destin, si elle avait pu croire et espérer, si elle ne s'était pas sentie vaincue irrémédiablement, elle n'aurait point agi comme elle l'a fait depuis que ses frontières furent reculées jusqu'aux Vosges. Elle eût été la France, au moins une fois, et la République française eût été une République.

On vient d'inaugurer, à Paris, le *Triomphe de la République*. De qui donc a-t-elle triomphé, cette République? De personne, ni de rien. Et le seul triomphe qu'elle pourrait remporter sur elle-même s'appelle le suicide. Des monuments commémoratifs! La France en est couverte; le sol gémit sous le poids de ces édifices d'ostentation et de mensonge. Jamais